

**La
dérive
d'une
douce
mélodie**

Laura Morier-Genoud

Introduction

Dans ma pratique artistique, je travaille avec les territoires que je traverse au quotidien. J'investigue ces lieux de manière sensorielle et anthropologique. J'utilise le *field recording* pour saisir des fragments d'un territoire qui, dans sa complexité, demeure souvent impalpable. Cet outil me permet de passer des heures à l'écoute de ce-eux-elles qui m'entourent.

Cette approche me permet de me dissoudre à l'intérieur du territoire pour être au plus proche, jusqu'à faire corps avec lui, tout en portant un regard critique, teinté d'ironie et de tendresse, sur notre condition humaine.

Dans cette fusion, j'essaie de capturer l'impossible : l'entièreté d'un écosystème. Le territoire devient alors un espace de dialogue intime où mon corps est à la fois outil d'écoute et catalyseur sensoriel. Ces fragments, collectés de manière intuitive, sont ramenés à l'atelier pour se transformer en une forme matérielle. Modeste en apparence, l'œuvre finale porte l'intensité d'une expérience sensorielle et d'une rencontre avec un territoire.

Comment l'intime résonne-t-il avec le collectif à travers le territoire ?

Le lieu que je vous propose d'explorer se situe entre la Belgique et la Suisse. Ce récit non-linéaire tisse des liens entre la pierre bleue du rebord de ma fenêtre à Bruxelles et la pierre ollaire dans mon salon en Suisse.

Il s'agit d'une cartographie sensible faite d'anecdotes. Les liens apparaissent dans la dérive. A vous de les faire ou de les défaire, sans ordre précis.

Suivez la ligne de cette rivière imaginaire qui prend sa source dans les Alpes, traverse le canton de Vaud, puis la France, parfois l'Allemagne, rejoint Bruxelles et se jette dans la mer du Nord. Ne cherchez pas une chronologie stricte. Vous êtes libre d'agencer les fragments et de créer votre propre parcours.

Laissez-vous porter par son flux.

Tout va bien m'a dit Jean Rosset

Tout va bien, m'a dit Jean Rosset

Il est bien connu dans le canton de Vaud en Suisse, là où je suis née. C'est comme ça que l'on nomme le Soleil. Entre invention poétique et usage paysan, l'origine de cette expression reste incertaine. Rosset est un patronyme typiquement vaudois, probablement lié à la rousseur, rappelant la teinte chaude du soleil couchant. Quant à Jean, il puise dans une tradition chrétienne profondément enraciné dans la région.

Attribuer un nom d'humain à un élément est un geste à la fois humble et présomptueux : une tentative de transformer des forces immuables et incontrôlables en quelque chose de familier. Comme si nommer permettait de domestiquer. Comme si l'acte d'humaniser pouvait apaiser notre angoisse face à ce qui nous dépasse.

Tout va bien, m'a dit Jean Rosset.

Je comprends tout de suite son ironie. Sous la surface tranquille de ses mots, tout s'effondre. Oui, notre maison brûle. C'est Jean Rosset qui me l'a dit.

J'entends encore mon grand-père me réciter La Venoge. C'est un poème écrit en 1954 par Jean Villard-Gilles. Il était ce qu'on appelle aujourd'hui un auteur-compositeur. Mais pour nous, dans la région, il était simplement Gilles. Né en 1895 à Montreux, la ville où j'ai grandi, Gilles a écrit ce poème pour rendre hommage à la Venoge, une rivière bien de chez nous. Il décrit avec une tendresse infinie le parcours de cette rivière, « vaudoise 100% », née à Morges elle poursuit sa lente descente à travers forêts, campagnes et champs, jusqu'à Préverenges, avant de, comme il le dit si joliment, « se fondre amoureusement dans les bras du bleu Léman. »

« La Venoge » n'est pas seulement une ode à la nature. C'est aussi une déclaration d'amour à un territoire et à ses habitantes, à ce lien profond qui unit les gens à leur terre.

Le nom de Gilles a voyagé bien au-delà de Montreux. En 1949, il ouvre un cabaret à Paris, simplement baptisé « Chez Gilles ». C'est là qu'un soir, Jacques Brel entend pour la première fois, « La Venoge ».

Ce poème, chargé d'émotion et d'attachement au pays natal, touche Brel en plein cœur. Inspiré, il se dit : « Si quelqu'un arrive à parler aussi bien de son pays, je peux aussi parler du mien »

*C'est ainsi qu'est née sa chanson Le Plat Pays.
De Montreux à Bruxelles.
De Gilles à Brel.
De la Venoge à la Senne.*

La Senne. Cette rivière, qui pendant des siècles a nourri la ville et ses habitant-es, repose aujourd'hui sous des couches de béton. Invisible et étouffée, elle est devenue un égout silencieux, une ombre de son passé.

Je suis partie à sa recherche. Du dessus, au-dessous, j'ai suivi son tronçon invisible, du centre-ville jusqu'en périphérie.

L'eau agit comme un témoin du temps, une mémoire vivante de notre impact. Chaque goutte murmure l'histoire de notre déclin. Comme au pied des glaciers, où de nouveaux lacs sans noms apparaissent, nés du réchauffement climatique, témoins silencieux d'un équilibre rompu.

Mon exploration m'a amenée à la réserve naturelle du Moeraske «petit marais» en néerlandais. J'y ai retrouvé un fragment de ce passé humide qui jalonnait jadis la vallée de la Senne.

Ce lieu, bordé par la gare de Schaerbeek, résiste encore. C'est un îlot vivant où le bourdonnement des insectes et la lente respiration des végétaux coexistent avec le grondement des trains et le tumulte urbain.

*Puis, un son attire mon attention.
Ce cri, qui m'a fait lever les yeux au ciel.
Là, au-dessus de moi, un drôle de perroquet au plumage vert vif m'observait.
Je l'ai suivi.*

*Ses battements d'ailes semblaient me guider.
Il m'a amenée devant un arbre habillé de vert, éclatant au cœur de l'hiver, tissant des liens invisibles entre les branches.*

C'était ma première rencontre avec une perruche à collier en liberté. Ces oiseaux, exilés involontaires, n'auraient jamais dû se trouver ici. En 1974, lors de la fermeture d'un parc animalier à Bruxelles, une cinquantaine de perruches ont été relâchées dans la nature.

Depuis, elles ont trouvé refuge dans les arbres de Bruxelles ou de Paris.

Leur présence est une anomalie.

Elles prospèrent là où tout semble perdu.

Ce sont des survivantes.

Ou plutôt, une métaphore vivante d'adaptation et de résilience.

Elles chantent en écho à la ville, leurs cris stridents traversent les rues comme une alarme que personne n'écoute.

Un souvenir d'enfance me revient. Il y avait là, dans ma cuisine, deux ou trois perruches, enfermées dans une cage jaune en fer forgé, en forme de tourelle allongée. Leur vivacité semblait confinée à cet espace, une énergie bridée, presque douloureuse à regarder.

Un jour, sur un coup de tête, j'ai ouvert la porte-fenêtre.

Puis j'ai ouvert celle de la cage.

Mais elles ne sont jamais sorties.

Elles sont restées là, immobiles, comme si la liberté elle-même était une menace.

Pendant ce temps, dehors, le monde continuait sa course.

Le soleil au zénith, éblouissant mais impuissant, me répète :

« Tout va bien... »



La peur de la montagne

L'été dernier, lors des portes ouvertes de mon atelier en valais, je présente un travail que j'ai nommé *Et si le barrage cédaît ?*, qui accompagne mes recherches autour du fantasme de l'effondrement du barrage de la Grande-Dixence, le plus haut barrage-poids du monde, situé dans le Val des Dix.

La première fois que j'ai rencontré ce barrage, j'ai été saisie par son échelle. Une architecture gigantesque, construite pour retenir l'eau, pour la canaliser, la transformer en énergie. Face à cette masse de béton, on peut ressentir la tension entre puissance naturelle de l'eau et volonté humaine la contrôler.

Lors de cet événement, plusieurs personnes me partagent leur relation aux montagnes qu'iels habitent.

Un homme d'une cinquantaine d'années, né dans cette vallée, me raconte qu'il connaît bien les rochers qui tombent et la neige qui glisse. Il me dit que la peur est inscrite dans son cœur. Il est toujours à l'écoute du moindre bruit, qui lui donne signe d'un danger.

Une femme un peu plus jeune me parle des glaciers qui fondent, des montagnes qui changent. Elle me dit que cela la rend très triste de savoir que ses petits-enfants ne verront plus de glaciers. Elle me raconte qu'elle va chaque année à la prière du 31 juillet à Fiesch historiquement instaurée au XVIIe siècle pour contenir l'avancée des glaciers et protéger le village.

Au fil des siècles, la religion et les rituels ont accompagné ces paysages. Ils ont appris aux habitant-e-s à recevoir la peur, à célébrer la beauté et à se protéger des forces de la nature.

Chaque été, je vais voir les glaciers. Ces visites sont de lents adieux. Je sais, je vois et j'entends qu'ils disparaissent.

Il y a quelques années seulement, il était rare de les entendre alors qu'aujourd'hui, je discerne, à l'oreille, au moins 3 énormes craquements par heure.

Ces détonations me transpercent de tristesse.



Dialyses

Le diagnostic est tombé, clinique, précis : insuffisance rénale.

Les organes qui, depuis toujours, triaient silencieusement les déchets de son sang n'assuraient plus leur fonction.

Il a commencé la dialyse le jour de sa re-traité. Trois fois par semaine, pendant trois heures, mon père s'allongeait sur un lit d'hôpital.

Son bras tendu. Une aiguille. Le sang traverse une membrane artificielle.

Je l'ai accompagné lors d'une séance. J'ai été frappée par le calme de la pièce.

Juste des machines, des respirations. Des corps reliés à des dispositifs techniques pour continuer à vivre.

Je me suis assise près de lui pendant ces trois heures. J'ai regardé son sang circuler.

J'ai grandi avec mon père, je l'ai toujours vu debout, engagé, solide. Aujourd'hui, devant moi, je le vois vulnérable.

La musique est un lien très fort que nous avons créé depuis que je suis enfant.

Pendant cette séance, il m'a raconté le plus beau concert de sa vie : celui de Miles Davis au Casino de Montreux. Il m'a parlé d'une atmosphère presque mystique, d'un silence profond qui enveloppait la salle dès les premières notes de trompette. Quelque chose circulait dans la salle, une tension douce et saisissante, comme si le temps s'était brièvement arrêté.

À côté de nous, la machine émettait un son régulier. Un souffle. Une pulsation mécanique.

Puis, nous avons regardé ensemble le live de Nina Simone de 1976 au Montreux Jazz Festival, lieu où il est le plus ancien bénévole, sa grande fierté.

La voix grave et triste de Nina Simone traverse l'espace dans lequel nous sommes.

Ce fut un moment très beau, pudique, de soin entre père et fille.

Cette situation a duré 3 ans.



Transplantation

*Jeu. 10 juillet, 00:32
Appelle-moi, URGENT!!!*

Cet été, je reçois un appel de mon père alors que nous étions tous les deux dans deux salles différentes du Montreux Jazz Festival.

Un rein était disponible.

Ce coup de téléphone était rempli d'émotions.

Il a quitté le Festival pour l'hôpital, sauté dans un taxi, acclamé et soutenu par ses collègues.

Entre deux concerts, sa vie était en train de basculer.

C'est la première fois que je lui ai dit « je t'aime ».

La transplantation est un événement paradoxal car elle porte en elle la mort et la vie. Joie d'un côté et tristesse de l'autre.

Sa vulnérabilité a déplacé notre relation. Le soin est aujourd'hui devenu notre langage commun. Un regard. Une main posée. Une présence régulière.

Aujourd'hui, mon père a trois reins.



L'eau

L'eau m'aide à penser le territoire d'un point de vue écologique, philosophique et politique. Elle m'invite à réfléchir en cycles, de la source à l'embouchure, de la naissance à la disparition. C'est à partir d'elle que j'appréhende ce que j'appelle un *paysage transitoire*: un espace mouvant, instable, impossible à saisir dans son entièreté.

Elle recouvre 71% de la planète Terre et constitue près de 78% du corps d'un-e nouveau-né-e. Ces proportions, étonnamment proches, dessinent déjà un lien entre corps et territoire.

On me demande souvent d'où vient mon rapport à l'eau. Je réponds que j'ai grandi au bord d'un lac, comme si cela suffisait. Mes premiers souvenirs avec elle sont joyeux. Ils sont liés à l'extérieur, à la lumière, aux corps.

À chaque saison, avec ma famille, mes amis, nous nous retrouvons au bord du lac Léman pour marcher, célébrer, être ensemble.

Je ne me souviens pas avoir appris à nager. Comme si mon corps avait toujours su. L'eau était un élément familier, presque naturel. Je n'en ai jamais eu peur. Pendant longtemps, je ne l'ai pas interrogée. Elle était là, stable, évidente.

Adolescente, lors d'un festival de photographie, au bord de ce même lac, je discute avec un photographe sud-africain. C'est sa première fois en Suisse. Il me dit: «Ce qui me frappe le plus ici c'est que de l'eau potable coule de vos fontaines jusque dans vos toilettes!». Je me suis rendue compte que je n'avais jamais interrogé cet élément si familier pour moi.

Plus tard, en Valais, c'est par l'écoute que je rencontre l'eau. On y entend en permanence un *bruit de vallée*: le son continu du Rhône, mêlé aux voitures et au vent qui sonne comme une forme de *bruit blanc*.

C'est par des marches et rencontres quotidiennes le long du Rhône que je commence mon travail artistique. Je l'enregistre depuis son glacier, le long de ses rives, en passant par les barrages jusqu'au lac Léman.

En arrivant à Bruxelles, ma relation à l'eau s'est déplacée, traversée par des enjeux politiques et urbanistiques liés à l'assèchement de la ville. La Senne circule sous nos pieds, enfouie, canalisée. On marche au-dessus d'elle sans la voir. Cette invisibilisation me trouble immédiatement. C'est ce qui me pousse aller à la rencontre de ses *résurgences* en périphérie.

L'eau circule en nous comme sur terre. Elle transporte déchets, toxines et les traces de nos modes de vie. Elle relie l'intime et le collectif et le corps et le paysage. Elle est à la fois joie, menace, frontière, vie et mort.



La raclette valaisanne

La raclette est un plat simple et généreux. J'en mange à toutes les saisons.

Nous utilisons un four à raclette spécifique pour la demi-meule à gaz ou électrique. Les puristes vous diront qu'elle est meilleure au four à gaz.

Cette occasion implique de réunir au minimum six personnes pour en profiter pleinement. Sinon, il est possible de conserver la demi-meule au congélateur pour une prochaine occasion.

Ingrédients pour 6 personnes (4 raclettes par personnes)

- une demi-meule de fromage à raclette valaisan env. 1,4 kg
- 2 kg de pommes de terre en robe des champs
- cornichons, petits oignons au vinaigre
- poivre du moulin

Commencez par cuire les pommes de terre avec leur peau dans de l'eau salée, puis gardez-les bien chaudes, idéalement dans un panier prévu à cet effet.

Avant de placer le fromage sur le feu, il faut racler la croûte au couteau afin qu'elle ne soit pas trop épaisse.

Le ou la racleur-euse est ensuite désigné-e. Il doit avoir un excellent coup de main pour maîtriser la racle. En contrepartie, cette personne a droit à sa propre bouteille de *fendant*, puisqu'elle ne peut pas profiter du repas de la même manière que les autres. Elle se sert de fromage quand elle le souhaite.

L'assiette est placée sur le haut du four, avec une pomme de terre, pour rester bien chaude.

La demi-meule de fromage est chauffée, puis, une fois fondue et légèrement dorée en surface, elle est raclée à la main directement sur les pommes de terre.

On reconnaît un-e bon-ne racleur-euse à la *religieuse* placée sur la patate.

Ajoutez enfin quelques cornichons, des petits oignons au vinaigre et un tour de poivre du moulin.

Il existe une certaine hiérarchie dans la raclette : chacun-e son tour. Si l'on souhaite passer devant quelqu'un, il faut le demander.

Finalement, elle est souvent accompagnée d'un verre de fendant (vin blanc valaisan).



L'embouchure du Rhin

Je pars en bus pour Rotterdam depuis la Gare du Nord, quartier où niche des gratte-ciels d'entreprises. J'observe qu'au moins quatre d'entre eux sont complètement vides. Des architectures déjà désertées, tandis qu'à côté, d'autres bâtiments neufs se construisent encore.

Deux heures trente plus tard, j'arrive à Rotterdam.

Je viens voir l'embouchure du Rhin, mais elle ne se donne pas comme une ligne claire. Le fleuve se déploie, se fragmente : le Waal, le Nederrijn, l'IJssel. Il s'élargit en delta, mêlé à celui de la Meuse. L'eau est partout dans la ville. Je croise des oiseaux et des canards : mouettes, hérons, colverts, foulques avec leurs petits.

Je décide de suivre le fleuve de la ville au port, jusqu'à la mer du Nord.

Pour cette occasion, j'ai ressorti de mes tiroirs deux pellicules périmées de *FP100-C*, des Polaroids achetés il y a presque quinze ans.

Depuis le pont Érasme, je prends de la hauteur pour faire une 1ère image du fleuve.

Puis, je tente d'atteindre le port. Très vite, l'accès se referme. Face à moi se dressent des grillages barbelés, des routes à traverser pour espérer s'en approcher. Une distance s'impose. J'essaie de me rapprocher au plus près des grues, mais la sécurité m'interpelle, me demande si je me suis perdue. Je comprends alors que ce territoire n'est pas destiné à être approché.

Les containers s'empilent, les grues et les éoliennes découpent l'horizon. J'observe une centaine de lapins qui apparaissent et disparaissent entre les infrastructures.

Alors, je ne tente plus de franchir mais j'accepte cette situation. Je prends une image avec la route au premier plan. Le port reste au loin, immense et inaccessible.

Pour ma dernière étape, je me rends sur une plage. En avril, elles sont presque désertes. Je marche vers l'horizon, là où le fleuve se dissout dans la mer. Sur le sable se trouvent des milliers de méduses échouées, déjà mortes. La marée descend lentement, il fait doux.

En fin de journée, de retour à Rotterdam, je m'assois sur une digue face au soleil. À côté de moi, un cormoran sèche ses ailes après sa journée de pêche. Ses plumes, partiellement imperméables, lui permettent de plonger profondément mais l'obligent, comme à cet instant, à se sécher au vent et à la lumière pour pouvoir reprendre son envol.

Avant d'atteindre la mer du Nord, le Rhin a traversé la Suisse, longé la frontière franco-allemande, traversé l'Allemagne, puis les Pays-Bas.

La dernière fois que j'ai observé un cormoran, c'était au bord du lac Léman. Comme si une boucle se bouclait.

Nous restons là, jusqu'au dernier rayon.



Le port d'Anvers

Je me rends au port d'Anvers. L'un des plus grands ports européens, deuxième après celui de Rotterdam. Une infrastructure majeure, à la fois maritime et fluviale, qui constitue le cœur économique de la ville.

Ici, pourtant, l'accès est facile. On peut entrer, circuler, s'approcher. Le port est moins étendu et plus dense que celui de Rotterdam. Les machines, les bassins, les circulations se resserrent. Je marche à l'intérieur de cette zone industrielle durant plusieurs heures, en essayant d'atteindre la mer.

Pendant cette progression, je m'arrête devant un bateau. Je vois qu'il transporte du sable. Une matière ordinaire, presque invisible, mais dont l'extraction et l'usage engagent des enjeux fondamentaux.

Longtemps écarté par l'industrie de la construction en raison de sa composition, le sable marin est aujourd'hui largement utilisé pour le béton ou pour renforcer les côtes belges face aux tempêtes. Il est prélevé en mer du Nord, aspiré par des navires de dragage. En Belgique, près de quatre millions de mètres cubes sont extraits chaque année.

Les réserves diminuent de jour en jour.

Je regarde, face à moi, une matière en transit, déplacée, reconfigurée, arrachée à un milieu pour en soutenir un autre. Une matière qui porte en elle une transformation silencieuse des écosystèmes.

Le port d'Anvers s'organise autour de l'Escaut, un fleuve où la Senne jette ses eaux.

Tout passe ici, marchandises, ressources et énergies. Le port rend visibles ces circulations, mais aussi leur accélération.

Derrière cette organisation, d'autres réalités coexistent, pollutions diffuses, déséquilibres écologiques et la disparition progressive de certaines formes de vie.

La mer reste hors d'atteinte. Longtemps pensée comme un espace d'infini et de contemplation, elle apparaît ici comme une réserve exploitée, un territoire sous pression.

Je repars sans avoir vu la mer du Nord.

...K ONDERNOMEN
...AVING EN VOOR
...AN BELGIE



Un paysage colonial

Je travaille comme médiatrice dans un musée d'art contemporain en Belgique. Une œuvre de *Tatiana Bohm* y aborde le passé colonial belge.

En Belgique, il existe chez ses habitant-es une conscience importante de l'histoire coloniale belge liée au Congo, que les enfants apprennent à l'école en même temps que celle du Borinage, région industrielle belge marquée par l'exploitation minière.

Pour cette oeuvre, l'artiste a travaillé pendant deux ans avec les archives photographiques de *l'AfricaMuseum* de Tervuren.

Elle y a sélectionné des images qu'elle a ensuite classées en différentes catégories : *paysages, faune et flore, infrastructures coloniales, exploitation des ressources et des populations*. Ces images, tirées sur plaque de verre avec du bromure d'argent sont activées lors d'une performance à l'aide d'une lanterne magique, utilisée comme outil de propagande de l'action occidentale au cœur de l'Afrique. Elle en détourne la fonction première : au lieu de projeter une seule image, elle en projette cinq simultanément, créant une forme de chaos visuel, accompagnée de poèmes des luttes indépendantistes africaines mêlés au discours du roi Baudouin Ier, prononcé le 30 juin 1960 lors de l'indépendance du Congo. Un discours d'une froideur effroyable.

Elle nomme son installation : *la construction d'un paysage colonial*

Aujourd'hui, j'accompagne un groupe d'enfants, âgés de 4 à 7 ans. Ce sont mes groupes préférés en médiation. Ils sont très à l'écoute, comprennent vite, posent des questions pertinentes et apportent un autre point de vue sur les œuvres.

Dans cette installation, le sol est recouvert de grains de café sur lesquels il faut marcher pour accéder à l'œuvre. Ces grains évoquent l'extraction des ressources, leur exploitation et la manière dont elles sont transformées puis appropriées.

Que ce soit en Belgique ou en Suisse, nous sommes connu-es pour la qualité de notre chocolat. Pourtant, cette "or brun" s'inscrit dans une histoire coloniale et postcoloniale liée à l'exploitation du cacao.

Les enfants, eux, se réjouissent. Ils sautent dans le café, dessinent au sol. Une forme de légèreté s'installe.

Je remarque un petit garçon, resté en retrait sur la dernière marche avant d'entrer dans l'installation. Je lui demande comment il se sent. Il me dit qu'il ne veut pas marcher sur le café. Il ne comprend pas pourquoi il devrait le faire, il trouve ça « nul ».

Ce garçon a cinq ans. Il est noir. Son émotion est si forte qu'il ne sait pas comment la verbaliser mais il comprend que quelque chose de violent se joue dans ce geste.



La Senne

Au Moyen Âge, la Senne structure l'économie de Bruxelles en fournissant l'eau nécessaire à la pêche, à la navigation et aux moulins. Canalisée dès 1434, puis progressivement délaissée avec la construction du canal de Willebroek, elle devient, à l'époque industrielle, un égout à ciel ouvert. Les crises sanitaires, dont le choléra de 1866, conduisent à sa voûte entre 1867 et 1871.

Aujourd'hui, elle circule toujours sous la ville, invisible, traversant tunnels, canalisations. Elle réapparaît parfois lors de fortes pluies, lorsque les réseaux débordent. Elle demeure une mémoire souterraine des transformations du territoire urbain.

Ma première rencontre avec elle s'est faite sous la chaussée, au *Musée des égouts* de Bruxelles. La rivière y circule au même niveau que les égouts. Lorsqu'il pleut, elle déborde et se mêle aux eaux usées.

En périphérie, il existe des zones réouvertes, comme à Anderlecht, qui offrent de nouveaux abris. Mais la majorité des lieux que j'ai traversés pour aller à sa rencontre sont sales, pollués, situés dans des zones industrielles, près des usines.

Dans mon travail, la Senne devient une métaphore du corps : traversée de flux, porteuse de mémoire, vulnérable et maintenue par des infrastructures techniques. Les stations d'épuration du nord et du sud de Bruxelles en sont les organes, filtrant les déchets comme le feraient les reins dans nos corps.

Je pense aux dialyses que mon père subit au moment même où je vais à la rencontre de ces stations d'épuration.

Il y a, à Sainte-Catherine, la *fontaine*

Station d'épuration sud, Bruxelles, 2025

Anspach, qui a été construite en l'honneur de Jules Anspach, bourgmestre de la ville et promoteur des travaux de voûtement de la Senne. Elle était historiquement située sur la place de Brouckère et été déplacée en 1981.

On y voit, au centre, creusée dans la pierre, une femme recroquevillée sous un arc de cercle évoquant le voûtement de la Senne. Comme souvent dans l'histoire de l'art, l'eau y prend la forme d'un corps féminin, une représentation qui associe la nature à une figure passive à conquérir ou à contrôler.



Les perruches

Je suis venue à Bruxelles pour confronter mes écoutes et mon expérience du territoire alpin à un paysage radicalement différent, celui de la ville et ses rapports complexes à l'eau, entre pollution, privatisation et disparition.

En arrivant à Bruxelles, parlant de mes recherches autour des rivières, on m'indique qu'une rivière coule sous la ville, invisible, comme un secret enfoui: *La Senne*.

C'est le long de son tracé que je fais une rencontre très spéciale. Je me rends au *Moeraske* marais vestige de la vallée de la Senne.

Le *Moeraske* est un marais protégé au nord de la ville, où j'ai passé beaucoup de temps .

Il est, comme le *marais Wiels*, un refuge écologique né d'un accident. Il était destiné à être traversé par une autoroute, mais le projet, en plein travaux, a été abandonné. C'est donc une nature produite par les ruines de l'aménagement urbain qui est aujourd'hui classée réserve naturelle. On peut encore y observer ces infrastructures autoroutières abandonnées, mêlées à une très grande biodiversité.

Derrière moi, un cri clair et aigu traverse mes tympans. Un oiseau aux couleurs vives habite ici, une perruche. Je n'en avais jamais vu sans cage autour d'elle auparavant.

Elles seraient, selon la légende, les descendantes d'oiseaux échappés d'un parc animalier en Belgique dans les années 1970.

Depuis, elles se sont adaptées au climat et ont trouvé refuge dans l'espace urbain, développant des *accents* spécifiques à chaque ville.

Les conures veuves coconstruisent leur nid, tel un immeuble collectif dans lequel elles se crée des chambres individuelles. Ces nids peuvent se construire sur des infrastructures électriques comme sur des arbres et peuvent peser jusqu'à 100 kg.

C'est au parc Duden que j'adore aller les observer. Elles sont devenues pour moi le symbole d'un monde en mutation, où certaines formes de vie inventent des manières de coexister dans les ruines du capitalisme.

Je les ai filmées en plan fixe pendant 30 minutes. J'ai nommé cette oeuvre *Faire refuge*. Cette vidéo s'inscrit dans un ensemble de fragments de territoire que j'ai nommé *Heimat* (mot allemand signifiant foyer, terre d'origine, sentiment d'appartenance). Il y a une cage construite à partir des lits que mon grand-père nous a fait accompagner de photographies en contexte de ces lits au Portugal, intitulées *Memória de um Leito*.

Ce soir, je suis aux étangs d'Ixelles. Les perruches, au coucher du soleil, se réunissent toutes sur le même arbre, et leurs chants stridents résonnent en chœur.



La neige

Comme à mon habitude, de Sierre à Bruxelles, je prends le train. Je passe parfois par l'Allemagne, parfois par la France.

Ce jour-là, c'est par la France mais mon train est annulé, j'en prends un autre pour le lendemain.

Il neige depuis 3 jours.

Presque arrivés à Bruxelles, le train s'arrête. Nous sommes bloqués dans le nord de la France, *pour des raisons climatiques*, nous dit-on. On reste dans l'attente.

Une femme âgée, assise à côté de moi, engage la conversation. Je lui dis que j'ai commencé mon voyage depuis les Alpes suisses. Elle m'explique qu'elle habite aujourd'hui à Madrid mais qu'elle a grandi dans le Val d'Hérens et qu'en patois de chez elle, il existe beaucoup de mots pour décrire la neige : *Neïc*. Hier, elle était poudreuse : *poussa*. Aujourd'hui, elle est dure, croûtée : *crotaye*.

Elle finit par me confier à quel point qu'elle est triste de lire l'actualité climatique liée aux Alpes de son enfance.

Des avalanches, des routes fermées, des failles, des vallées inaccessibles, le Valais connaît ces événements spectaculaires de plus en plus fréquemment, plus intensément.

Deux massifs montagneux y agissent comme des barrières naturelles contre les nuages et le brouillard. En général, il y fait plus beau et plus sec que dans le reste de la Suisse. D'ici quelques années, des îlots de chaleur pourraient apparaître et les températures avoisiner 45°C.

Les glaciers fondent. La neige se raréfie. Cela crée davantage de crues, de chutes de pierres, de glissements de terrain. On l'a vu dernièrement avec l'éboulement du village de Blatten en mai 2025 ou la crue du Rhône en juin 2024.

Cette crue a notamment inondé l'usine *Constellium* à Sierre. C'est une usine de production d'aluminium dans laquelle je suis déjà entrée pour enregistrer des sons, car son activité s'inscrit dans un réseau énergétique alimenté par l'hydroélectricité alpine du Rhône.

Ma colocataire, militante, me raconte que cette usine fournit des matériaux pour la défense et l'armée, des matériaux qui finissent sans doute dans des contextes de guerre et de violence comme en ce moment à Gaza.

Je poursuis la conversation, dans le train, avec cette dame qui me confie qu'elle va voir sa fille, qui habite à Bruxelles depuis 15 ans. Elle y déjà vu plusieurs fois la neige et me raconte que les gens sortent leur luge au moindre flocon qui tient dans les parcs. Elle me dit « Qui sait, on serait étonnés de savoir combien de luges de Davos se cachent dans les caves des Bruxellois-es ? »

Le train n'ira pas plus loin. Il est 23 heures. Nous décidons de covoiturer pour rentrer à Bruxelles.



Le barrage

Dans un podcast, un scientifique spécialisé en géomorphologie explique que le barrage des Trois-Gorges en Chine est si massif qu'il a un impact sur la rotation terrestre. En accumulant près de 40 milliards de tonnes d'eau, il a déplacé la masse de la Terre, allongeant la durée des journées d'environ 0,06 microseconde et décalant son axe de rotation d'environ 2 centimètres.

Cette anecdote m'a complètement subjuguée.

Ces sculptures de l'Anthropocène incarnent l'illusion d'une domination durable de l'humain sur la nature. Depuis un demi-siècle, leur prolifération, comme celle des canaux et des écluses, a entravé plus de la moitié des grands fleuves du monde.

Les effets sont déjà visibles : érosions, sécheresses, inondations. Nous aménageons, reconfigurons, déplaçons, souvent sans anticiper pleinement les conséquences de ces bouleversements différés.

Je suis allée à l'écoute du barrage de la Grande-Dixence à Hérémente. À l'aide de micros adaptés : hydrophones et géophones. J'en ai capté les sons, m'immergeant dans l'eau, la terre et la neige autour de cette structure monumentale.

Les 6 millions de mètres cubes de béton qui retiennent ces eaux constituent une masse telle qu'on pourrait imaginer, à titre de comparaison, qu'ils permettraient d'élever un mur de 1,5 mètre de haut et de 10 centimètres d'épaisseur tout autour de la Terre, au niveau de l'Équateur.

Les cinq images qui composent la pièce sont issues de séquences sonores de dix secondes. Chaque son est transposé depuis la membrane d'un haut-parleur vers un papier photosensible, puis révélé chimiquement. Le son devient image. Il laisse une trace, une empreinte.

Il est aujourd'hui impossible d'imaginer le nombre d'infrastructures humaines construites pour détourner l'eau de son chemin naturel.



La vie d'entre-deux

J'ai deux lieux de vie. L'un à Bruxelles, ville construite sur des marais. L'autre en Valais, au pied des Alpes.

Deux géographies presque opposées.

Dans les alpes, ses habitants sont les premiers témoins du bouleversement climatique, y a une conscience profonde que le monde tel que nous le connaissons s'écroule de jour en jour.

Bergdenken, mot-valise allemand, formé de Berg (montagne) et denken (penser) signifie la pensée de la montagne.

Penser comme une montagne aujourd'hui, c'est se saisir d'interdépendances multiples. C'est prendre acte de sa métamorphose et reconnaître les systèmes qui s'y déploient : gestion des bisses, économie des alpages, luttes sociales, opérations de réensauvagement, défrichages participatifs, rituels. La montagne est traversée des forces contradictoires entre conservation et extraction, hospitalité et fermeture, mémoire et projection.

Puis il y a Bruxelles, *Bruocsella* (habitation dans les marais). Ville née de l'eau, édifiée sur des marécages aujourd'hui asséchés. L'eau y est devenue un enjeu politique, social et économique. Elle circule sous terre, canalisée, invisible.

Être marais, c'est accepter la lenteur et la transformation. Ne pas s'accrocher à une identité fixe, mais consentir à des contours mouvants. Refuser l'assèchement des possibles. Rester disponible aux circulations, faire refuge pour des formes de vie minorées. Le marais est une densité silencieuse, un lieu où l'eau garde mémoire de ce qui a été englouti.

Être marais, c'est peut-être apprendre à tenir dans l'instable et à laisser émerger d'autres futurs.

Après deux ans entre Bruxelles et Sierre, je commence à trouver mes marques. Il m'a fallu du temps. Je mène une vie d'entre-deux qui s'inondent l'une et l'autre.



Le Rhône

Dans un podcast, j'entends une géologue raconter que, lors d'un carottage dans un glacier de 4 mètres de long sur 10 cm de diamètre, on peut analyser 500 ans d'histoire dans seulement 2 mm de glace. Cette information m'a complètement liquéfiée.

Je suis née au bord du lac Léman, là où le Rhône s'élargit, ralentit, se négocie. Enfant, je ne pensais ni aux glaciers, ni aux barrages. Je regardais l'eau. Sa couleur changeante, turquoise, laiteuse au printemps, plus sombre en hiver. On me disait qu'elle venait des Alpes. C'était presque mythologique.

Plus tard, je suis allée voir le glacier du Rhône dans une grotte bleue creusée dans la masse. C'était une attraction touristique où l'on payait une entrée. Le froid, l'eau qui goutte, les parois translucides.

Puis j'y suis retournée des années après. La grotte avait disparu. À la place : des bâches géotextiles étendues sur ce qu'il reste de glace pour ralentir sa fonte. Un geste presque désespéré. Un pansement posé sur un corps trop grand pour être soigné.

Plus haut, on voit la langue glacière qui a perdu de son bleu et en contrebas, un lac sans nom s'est formé. Une eau immobile, récente, née trop vite qui récolte les larmes du glacier.

Le Rhône que je côtoie aujourd'hui est un fleuve corrigé, redressé, contenu entre des digues. C'est l'un des plus artificialisés de Suisse tant il est mesuré, surveillé, cartographié en continu.

J'imagine les capteurs plantés dans son corps et les chiffres qui traduisent ses humeurs.

Historiquement, il a débordé, été détruit, et déplacé. Les crues ont façonné les villages, et les peurs, les récits. Peut-être que cette violence passée justifie encore aujourd'hui qu'on le tienne si restreint.

La température de son eau augmente. Les glaciers fondent plus vite qu'ils ne devraient. Les barrages fragmentent son cours, des espèces comme l'anguille ou l'esturgeon peinent à remonter son lit.

En traversant le lac Léman, le Rhône se transforme : le lac agit comme un seuil, un filtre. Ce qui naît en amont, dans les Alpes, franchit ensuite la frontière et poursuit sa course vers la France, jusqu'à la Méditerranée.



Mer du Nord

Le plat pays, Jacques Brel, 1964

*Avec la mer du Nord pour dernier terrain vague,
Et des vagues de dunes pour arrêter les vagues,
Et de vagues rochers que les marées dépassent,
Et qui ont à jamais le cœur à marée basse.
Avec infiniment de brumes à venir
Avec le vent d'ouest écoutez le tenir
Le plat pays qui est le mien.*

*Avec des cathédrales pour uniques montagnes,
Et de noirs clochers comme mats de cocagne
Ou des diables en pierres décrochent les nuages,
Avec le fil des jours pour unique voyage,
Et des chemins de pluie pour unique bonsoir,
Avec le vent de l'est écoutez le vouloir,
Le plat pays qui est le mien.*

*Avec un ciel si bas qu'un canal s'est perdu,
Avec un ciel si bas qu'il fait l'humilité
Avec un ciel si gris qu'un canal s'est pendu,
Avec un ciel si gris qu'il faut lui pardonner.
Avec le vent du nord qui vient s'écarteler,
Avec le vent du nord écoutez le craquer,
Le plat pays qui est le mien.*

*Avec de l'Italie qui descendrait l'Escaut,
Avec Frida la Blonde quand elle devient Margot,
Quand les fils de Novembre nous reviennent en Mai,
Quand la plaine est fumante et tremble sous Juillet,
Quand le vent est au rire quand le vent est au blé,
Quand le vent est sud écoutez le chanter,
Le plat pays qui est le mien.*



La Centrale

L'annonce nous a sidérés.

la Ville de Bruxelles ferme *la Centrale* en février 2026. Une annonce brutale, qui intervient à peine un an après la réouverture de ce lieu, fraîchement rénové.

C'est le symptôme d'une crise culturelle généralisée.

La Centrale est la première institution d'art contemporain dans laquelle je suis allée voir une exposition en arrivant à Bruxelles. Elle était située au centre-ville et exposait des artistes émergent-es comme confirmé-es.

J'ai rejoint une centaine de personne devant ses portes. J'ai crié et tapé sur des casseroles. Ça m'a fait du bien.

Je ne suis même pas énervée. Je suis juste triste.

Sa fermeture intervient dans un contexte déjà alarmant. La Ville de Bruxelles annonce une réduction de 15 à 20% de son budget culturel pour 2025.

C'est ridicule.

Ce n'est pas une dérive accidentelle, mais la conséquence logique d'un libéralisme appliqué à la culture. Dès lors que le profit devient la boussole, tout ce qui n'y correspond pas est jugé obsolète. La création est alors réduite à une logique strictement utilitaire: sa rentabilité, son attractivité ou son impact économique immédiat.

Je suis inquiète pour le futur. Je suis inquiète de la droite qui prend de plus en plus de place et de pouvoir, par la peur.

Les artistes ne trouvent ni financement ni ateliers en ville. Nous sommes progressivement projeté-es en périphérie, dans un mouvement de relégation spatiale de la création, où les pratiques artistiques sont déplacées hors du centre au profit d'une culture de vitrine, tournée vers le tourisme et les institutions comme le *Belgian Beer World Experience*.

Mon choix, celui d'être artiste, est précaire. Pourtant, je crois profondément que notre place est essentielle dans la société.

J'aime dire que notre rôle consiste à planter des graines. Elles se diffusent ensuite, gagnent leur autonomie, puis grandissent. Une personne est touchée par une part de notre travail, la transmet à ses proches, qui la transmettent à leur tour. Par ce mouvement de partage, de parole et de circulation, quelque chose peut se transformer en nous et, plus largement, dans la société.

Aujourd'hui, les gens sont vêtus de noirs, une couronne de fleur est apportée dans le foyer de *la Centrale*. Nous nous prenons dans les bras pour nous consoler.

La Centrale ferme définitivement ses portes.



La Venoge

Poème de Jean Villard Gilles,
Écrivain et chansonnier vaudois, 1895-1982

On a un bien joli canton :
Des veaux, des vaches, des moutons,
Du chamois, du brochet, du cygne,
Des lacs, des vergers, des forêts,
Même un glacier aux Diablerets ;
Du tabac, du blé, de la vigne.
Mais jaloux, un bon Genevois
M'a dit, d'un petit air narquois :
« Permettez qu'on vous interroge :
Où sont vos fleuves, franchement ? »
Il oubliait tout simplement La Venoge !

Un fleuve ? En tout cas c'est de l'eau
Qui coule à joli niveau.
Bien sûr, c'est pas le fleuve Jaune,
Mais c'est à nous, c'est tout vaudois,
Tandis que ces bons Genevois
N'ont qu'un tout petit bout du Rhône.
C'est comme : « Il est à nous le Rhin ! »
Ce chant d'un peuple souverain.
C'est tout faux ! Car le Rhin déloge.
Il file en France, aux Pays-Bas,
Tandis qu'elle, elle reste là, La Venoge !

Faut un rude effort, entre nous,
Pour la suivre de bout en bout
Tout de suite on se décourage.
Car au lieu de prendre au plus court,
Elle fait de puissants détours,
Loin des pintes, loin des villages.
Elle se plaît à traîner, à
A se gonfler, à s'élaner

Capricieuse comme une horloge.
Elle offre même à ses badauds
Des visions de Colorado, La Venoge !

En plus modeste, évidemment.
Elle offre aussi des coins charmants,
Des replats pour le pique-nique.
Et puis, la voilà tout d'un coup
Qui se met à faire des remous
Comme une folle entre deux criques.

Rapport aux truites qu'un pêcheur
Guette, attentif, dans la chaleur,
D'un oeil noir comme un oeil de doge.
Elle court avec des frissons,
Ça la chatouille, ces poissons, La Venoge !

Elle est née au pied du Jura,
Mais en passant par La Sarraz,
Elle a su, battant la campagne,
Qu'un rien de plus, cré nom de sort !
Elle était sur le versant nord :
Grand départ pour les Allemagnes !
Elle a compris ! Elle a eu peur,
Quand elle a vu l'Orbe sa soeur,
Elle était aux premières loges
Filer tout droit par Yverdon
Vers Olten ! elle a dit : pardon !
La Venoge !

Le Nord, c'est un peu froid pour moi :
J'aime mieux mon soleil vaudois
Et puis, entre nous, « je fréquente ! »
La voilà qui prend son élan
En se tortillant joliment.
Elle n'a qu'à suivre la pente.
Mais la route est longue, elle a chaud.
Quand elle arrive, elle est en eau
Face au pays des Allobroges
Pour se fondre amoureusement
Entre les bras du bleu Léman, La Venoge !

Pour conclure, il est évident
Qu'elle est vaudoise cent pour cent.
Tranquille et pas bien décidée,
Elle tient le juste milieu,
Elle dit : « Qui ne peut ne peut ! »
Mais elle fait à son idée.
Et certains, mettant dans leur vin
De l'eau, elle regrette bien
C'est, ma foi, tout à son éloge
Que ce bon vieux canton de Vaud
N'ait pas mis du vin dans son eau, ...
... La Venoge !



Le soleil

Dans le canton de Vaud, où je suis née, les anciennes prénomment le soleil « Jean Rosset ». C'est lui que l'on invite à nos fêtes de famille.

J'habite la ville la plus ensoleillée du Valais. Ici, la lumière frappe tôt, en été, elle est dure et chaude. La terre est très vite sèche, presque rugueuse sous les pieds.

À Bruxelles, le soleil se fait plus rare. Dès qu'un rayon perce, les terrasses se remplissent et les visages s'éclairent.

Notre maison se situe du bon côté de la vallée, le côté sud, celui qui reçoit le soleil toute la journée. Sauf qu'une petite colline nous coupe du cycle solaire, en hiver, la lumière n'atteint pas notre maison.

Alors, chaque hiver, le rituel est le suivant : pour trouver un peu de chaleur, nous traversons la forêt sur la colline jusqu'au cimetière, et là, enfin, nous retrouvons le soleil. Nous passons un moment sur le seul banc des alentours, face au Val d'Anniviers, avec Erwin, mon chat, qui nous accompagne dans cette balade.

Je me souviens qu'à mon arrivée à Bruxelles, le médecin scolaire m'a tendu une ordonnance pour de la vitamine D, en me disant : « Ici, tout le monde en a besoin ! »

Mon père, finit son e-mail par : « On espère que Jean Rosset sera là. » pendant que je me rassure en me répétant : « Tout va bien. »

Dehors, le paysage prend une coloration orange, sur mon balcon se dépose une fine couche de poussière de sable du Sahara amenée par le vent.



Le Jardin botanique

Aujourd'hui, Charlotte m'a donné rendez-vous au Botanique pour voir une exposition. En l'attendant, je me laisse dériver dans le jardin botanique.

Les voitures, les flux, les voix traversent les feuillages comme s'il n'y avait jamais eu de seuil entre la ville et le jardin.

Je m'approche d'un petit lac situé au fond de celui-ci. Un héron me regarde depuis une petite île. Sur la berge, des pigeons profitent d'un repos collectif au soleil. Plus loin, un colvert se promène.

Je vois tout à coup quelque chose d'étrange. Une forme glisse à la surface, tête hors de l'eau. D'abord, je crois à un oiseau maladroit. Mais très vite, je comprends : c'est une tortue. Puis une autre. Puis encore. J'en compte au moins vingt.

Leur présence ne me semble pas naturelle alors je me renseigne. Ce sont des tortues de Floride, abandonnées par leurs propriétaires, relâchées ici comme on se débarasse d'un objet devenu trop encombrant.

Trop grandes. Trop vivantes. Trop longues à assumer.

Interdites à la vente aujourd'hui en Europe, elles continuent pourtant d'habiter les eaux. On estime qu'il pourrait y avoir des milliers de tortues de Floride dans les bassins belges.

Omnivores, elles mangent tout ce qu'elles trouvent. Elles déplacent les équilibres sans bruit.

La mondialisation flotte, lentement, dans les étangs des villes sous forme de carapaces silencieuses.

Créatures belges liées à l'eau

Le Kludde, chien démoniaque, rôde près des marais. Il nous saute sur le dos et nous empêche d'avancer. Il représente la perte de contrôle.

Les Nutons, petits êtres souterrains des Ardennes, vivent dans des grottes humides près des sources. Ils portent un savoir ancien.

La Fée de la Lienne, fée qui habite la rivière. Esprit du lieu, elle incarne son courant. Présence féminine, fluide et insaisissable.

L'Annequin, lutin flamand, habite les lieux humides des maisons. Entre cave et cuisine, il veille aux seuils. Présence discrète, entre deux mondes.

Les Kabouters, gnomes flamands, vivent sous terre près des racines et de l'eau. Ils habitent l'humidité fertile.

Le Dragon de Wasmès, dans le Borinage, sommeille près des puits et des profondeurs. Ni tout à fait aquatique, ni tout à fait terrestre. Il relie eau, feu et industrie.

Le Cheval Bayard, mi-animal mi-fée, traverse les fleuves d'un seul bond. Il relie les rives et les mondes.



La pierre bleue

C'est une pierre que l'on voit partout en Belgique, surtout à Bruxelles : sur les trottoirs, les seuils, les façades. Elle a une histoire particulière. Lorsque la mer recouvrait ses terres, elle a emprisonné des coquillages et des mollusques. Ces fossiles sont figés dans la matière que l'on peut observer à l'oeil nu.

À Soignies, lors d'une visite guidée de la carrière du Hainaut, un homme nous parle de la biodiversité présente dans la carrière. Je ris doucement en pensant aux lézards et aux oiseaux cités. Comment réagissent-ils aux bruits des explosions ?

On nous parle aussi de la pierre bleue importée de Chine, moins chère, plus fragile, en concurrence directe avec celle du Hainaut. Ici, la pierre est locale, presque identitaire. Et pourtant, l'abîme qu'elle laisse derrière elle est vertigineux.

Sur Google Maps, la carrière apparaît clairement. C'est frappant, presque alarmant. Un autre creux, un peu plus loin, semble vouloir la rejoindre, comme si les béances cherchaient à se toucher. Les quelques maisons qui se trouvent entre les deux sont bientôt désertées de force.

Je retrouve ici la Senne qui traverse la carrière. Son eau est utilisée pour faire fonctionner les machines, alors qu'elle commence à peine sa course.

Le sol devient ressource. Le paysage, infrastructure. La matière, marchandise. Les carrières de pierre bleue à Soignies sont exploitées depuis 1888. Elles s'étendent, se creusent, descendent toujours plus bas, toujours plus grand.

On y voit parfois des machines abandonnées, échouées là où le vide est devenu trop grand, trop profond.

Cette instabilité résonne avec nos propres fondations dans un monde en crise. Nous cherchons à bâtir durablement sur des sols fragilisés par nos modes de production.

Les rebords de mes fenêtres bruxelloises sont faits de pierres bleues. Dehors, se trouve un étang artificiel où deux couples de colverts ont trouvé domicile. Dès que le soleil apparaît, un héron vient se prélasser près de l'eau. Lorsque le soir tombe, les chauves-souris entament leur ronde.

Hier, une petite mésange s'est posée quelques secondes sur la pierre bleue du rebord de ma fenêtre.



Le Rösti suisse

Pour 4 personnes

- 800g à 1 kg de pommes de terre à chair ferme
- 2 c. à soupe de beurre ou d'huile
- Sel, poivre

Optionnel

- 1 oignon finement haché
- 80-100 g de fromage, Gruyère râpé ou de la raclette valaisanne
- Quelques lardons des tranches de bacon

Pour préparer les pommes de terre, épluchez-les, puis râpez-les grossièrement. Rincez-les à l'eau froide afin d'enlever l'excès d'amidon. Égouttez-les bien et pressez-les dans un torchon propre pour retirer un maximum d'eau. C'est une étape essentielle pour obtenir un rösti croustillant.

Pour la cuisson, faites chauffer du beurre ou de l'huile dans une grande poêle. Répartissez les pommes de terre râpées en une couche uniforme et tassez légèrement avec une spatule en bois. Faites cuire à feu moyen pendant 10 à 15 minutes, jusqu'à obtenir une belle croûte dorée. Retournez délicatement le rösti à l'aide d'une assiette placée au-dessus de la poêle. Poursuivez la cuisson encore 10 à 15 minutes de l'autre côté. Le rösti doit être croustillant à l'extérieur et moelleux à l'intérieur.

Quelques astuces pour le réussir : choisissez des pommes de terre à chair ferme. Plus elles sont sèches, plus le rösti sera croustillant. Faites cuire à feu moyen-doux pour éviter de brûler l'extérieur. Évitez également de trop le manipuler pendant la cuisson.

Pour les plus gourmand·e·s, vous pouvez ajouter du fromage, par exemple du Gruyère ou du Raclette d'Alpage.

Pour la version Raclette je mets le rösti au four bien chaud quelques minutes pour fondre le fromage au-dessus.

Vous pouvez aussi servir le rösti avec un œuf au plat. Il se déguste bien chaud, découpé comme une tarte.

Ma variante préférée : Le rösti raclette deux œufs.



CAMPAGNOL

Crises

Nous traversons une époque marquée par des crises multiples. Écologiques, bien sûr, mais aussi sensibles. Quelque chose se fragilise dans notre manière de percevoir, de ressentir et d'entrer en relation avec le monde.

Chaque hiver, des millions de personnes affluent vers les montagnes pour le tourisme. Le paysage y apparaît grandiose, spectaculaire, presque intact. Pourtant, sous cette impression de nature préservée, se déploie une infrastructure lourde : canons à neige, remontées mécaniques, artificialisation des sols, circulation continue des corps et des machines. La neige est produite, déplacée, maintenue pour garantir l'expérience. Tout fonctionne pour que persiste l'illusion d'un *dehors naturel*.

Cette expérience repose souvent sur un effet immédiat : le "wow", la beauté saisissante, l'émerveillement. Mais cette forme d'éblouissement peut aussi produire une suspension du regard, où l'intensité du paysage remplace sa compréhension. Le spectaculaire devient une fin en soi. On contemple sans nécessairement entrer en relation, sans toujours percevoir ce qui rend cette expérience possible.

Cette manière de voir s'inscrit dans une histoire plus longue. Au début du XXe siècle, l'École de Savièse a contribué à façonner une représentation idéalisée des Alpes. Des artistes, souvent venus d'ailleurs, y ont peint montagnes et habitant·es comme des figures pittoresques, hors du temps, figées dans une harmonie supposée naturelle. Le territoire y apparaissait pur, disponible au regard, renforçant un imaginaire qui continue d'influencer la perception touristique contemporaine.

Ces images produisent une distance. Le paysage devient décor, surface à consommer visuellement plutôt qu'espace vécu et traversé. Cette séparation entre perception et réalité contribue à maintenir certaines formes d'aveuglement.

Et pourtant, ce même "wow" pourrait être envisagé autrement. Non pas comme un point d'arrêt, mais comme une porte d'entrée. Un choc sensible capable de déplacer le regard, d'ouvrir une brèche politique dans l'évidence. Si l'émerveillement est orienté vers l'écoute plutôt que vers la consommation de l'image, il peut devenir un moteur : celui d'un changement de relation au territoire, aux infrastructures qui le soutiennent, et aux formes de vie qui l'habitent.

Dans cette tension entre fascination et lucidité, se joue peut-être la possibilité d'un autre rapport au paysage, moins fondé sur la contemplation, que sur l'attention, la responsabilité et la cohabitation.



LOCKER

BLATON

FOR SALE
300m²
400000€

CASA

Zone humide en danger

Le Marais Wiels est une zone humide fragile située dans le bas de Forest, dans l'ancien lit de la Senne, sur des terres autrefois occupées par les brasseries Wielemans-Ceuppens où niche le centre d'art contemporain *Wiels*.

J'ai passé des heures, à différentes saisons, à l'écouter ce marais.

Je m'intéresse aux zones en marge, aux espaces en transformation, à ce qui échappe temporairement à la logique de projet, de rentabilité et de planification. Ces interstices donnent parfois un aperçu de ce qui pourrait ressembler à un après, un après notre passage sur cette terre en tant qu'êtres humains.

Ce lieu est né d'un accident.

Longtemps, cette friche industrielle devait être entièrement reconvertie en projet immobilier. En 2007, lors de forages trop profonds, une entreprise atteint la nappe phréatique. L'eau jaillit, remonte à la surface. Le chantier s'interrompt.

Un étang apparaît. La vie s'installe. Des plantes aquatiques, des insectes, des oiseaux et des champignons y trouvent place. Aujourd'hui, plus d'une centaine d'espèces cohabitent sur ce site, certaines vulnérables, voire menacées. Ce qui devait être neutralisé devient un écosystème.

C'est le seul endroit à Bruxelles où j'ai observé des moineaux domestiques, alors qu'ils sont si nombreux là d'où je viens.

Dès ma première visite, une question s'est imposée: quel est mon rôle d'artiste sur ce territoire?

Est-ce que le simple fait de le photographier participe à sa visibilité, et donc, indirectement à sa valeur mercantile? Et comment éviter de contribuer, malgré moi, à sa marchandisation?

Je n'y ai pas répondu en restant de passage. J'y ai répondu en revenant de plus en plus souvent. En m'attardant. En écoutant. En lui accordant du temps.

Chaque mois, des habitant-es du quartier s'y réunissent pour discuter de son avenir. Des classes viennent y observer les plantes, comprendre la photosynthèse ou découvrir les insectes aquatiques.

Ce lieu rassemble des réalités multiples.

Des personnes sans domicile y trouvent refuge.

Des naturalistes observent les oiseaux.
Des riverain-es y promènent leurs enfants.
Des artistes viennent l'écouter.

Le marais devient une communauté.



Anxiété

L'anxiété fait partie de moi. Elle n'est ni un accident, ni un épisode. Elle structure mon quotidien.

Pour tenir, je dois organiser, anticiper chaque tâche, prévoir les enchaînements, visualiser les étapes. L'organisation devient une architecture intérieure. Une manière d'éviter l'effondrement.

Plus nous accumulons des connaissances sur les catastrophes écologiques, plus le sentiment de perte grandit. La question n'est plus seulement de comprendre, mais de pouvoir se projeter dans un avenir.

Aujourd'hui, je perçois mon anxiété comme une réponse sensible à un monde instable. L'éco-anxiété comme forme de lucidité. Une manière de sentir, dans le corps, la fragilité du vivant.

L'été dernier, j'ai traversé une crise que j'ai d'abord attribuée à l'arrivée de mes trente ans. Une révolte contre une société que je ressens comme infantilisante, saturée d'objets et d'injonctions. J'étais en colère.

Puis, j'ai compris que cette colère était aussi un passage. Un effondrement nécessaire entre une vision idéalisée, celle de changer le monde, et une position plus située, celle d'habiter le monde à ma mesure.

Peut-être que c'est ça devenir adulte.

Mon anxiété ne disparaît pas pour autant. Elle m'apprend à écouter ce qui tremble avant de céder et ce qui persiste malgré tout.

Je me suis rendue à Derborence, après avoir lu le livre du même nom de *Charles Ferdinand Ramuz*. Là, une partie du massif des Diablerets s'est effondrée et des millions de mètres cubes de roche ont dévalé la pente. Le paysage, là-haut, garde la trace de cet événement advenu il y a plus de 300 ans.

Le silence y est grandiose.



Le son

Le son est le point de départ de ma pratique.

Il naît d'une sensibilité construite dans mon rapport à la musique live, à l'expérience du réel, à ce besoin d'entrer en connexion directe, presque physique, avec ce qui m'entoure. C'est par lui que j'aborde mes recherches sur le territoire.

Il me permet de m'ancrer dans un lieu, d'y rester interminablement, avec une attention soutenue. Cette qualité d'écoute, proche du *deep listening* tel que pensé par *Pauline Oliveros*, déplace mon regard. Elle ouvre une perception moins centrée sur l'humain, plus poreuse à ce qui existe autour.

Nous évoluons dans un contexte d'hyperstimulation où tout doit être saisi rapidement. À l'inverse, le son impose un autre rythme. Il demande de ralentir, de s'attarder, de laisser advenir. Dans mes explorations, je reste toujours plusieurs heures au même endroit, et cette durée devient une manière de résister doucement à l'accélération générale.

Le son n'existe jamais seul, car il dépend de ce qu'il traverse. Il a besoin d'un milieu, d'une matière, d'un espace pour apparaître. En circulant, il inscrit une trace, façonne une présence, participe à l'histoire du lieu.

Écouter devient alors une manière d'explorer, de mémoriser et d'entrer en relation avec le vivant. Cela me permet d'approcher un territoire sans le posséder, d'aller à la rencontre des différentes formes de vie et d'habiter ces espaces depuis une position sensible, politique et poétique.

Là où l'image peut parfois lisser ou masquer, le son révèle. Il laisse affleurer les tensions, les transformations, les traces d'activités industrielles ou d'exploitation.

Il déborde des récits trop construits, trop cadrés.

Je crois que des gestes simples, comme celui de tendre l'oreille, peuvent déjà constituer des formes d'engagement et de soin.

Adopter une perspective moins anthropocentrée, c'est accepter de ne plus être au centre, mais de faire partie d'un tout.

Et peut-être que, dans cette attention prolongée, dans cette manière d'être avec plutôt que de dominer, se dessine une façon de faire refuge et d'apprendre à cohabiter autrement.



Grève

La première grève qui m'a marquée, c'est la grève féministe de 2014 à Lausanne. Toutes ces *femmes**, personnes *FLINTA*, alignées les unes à côté des autres, criant ensemble.

J'y suis allée avec ma cousine et ma sœur, les deux femmes avec qui j'ai grandi. Très vite, nous avons été rejointes par des inconnues. Nous avons commencé à parler presque immédiatement de nos histoires et de nos colères.

Pour la première fois, j'ai compris que ce que je ressentais était légitime. Que ce que nous vivions n'était pas une accumulation d'expériences individuelles, mais une injustice collective.

Ce moment a été pour moi, un souffle de libération.

«SO! SO! SO! SOLIDARITÉ! AVEC LES FEMMES! DU MONDE ENTIER!»

Je revois les rues remplies de Lausanne et j'entends les slogans qui rebondissent contre les façades. Mes mains sont encore froides, mes yeux sont embués de larmes.

Je me souviens de ces rires et de ces sourires qui surgissent du fait d'être ensemble, malgré la colère.

Depuis ce jour-là, un poids s'est oté de mes épaules.



Réparation

Nous entrons dans une époque où la réparation et *le soin* deviennent des enjeux centraux.

Partout, on tente de redonner une place aux rivières, aux sols, à la biodiversité. On cherche à corriger les traces laissées par des décennies d'exploitation, par des gestes parfois modestes, presque fragiles, comme des pansements posés sur des systèmes profondément abîmés.

L'architecture de demain se pense et se panse avec des matériaux plus durables, biodégradables, tandis que l'attention se déplace vers l'impact des gestes quotidiens, des modes de consommation, des choix individuels et collectifs. Une pensée de *l'interdépendance* émerge, qui remet en question l'héritage d'une époque profondément individualiste.

À Bruxelles, je participe régulièrement à des manifestations. Marcher dans la rue, crier, occuper l'espace public deviennent pour moi des formes de présence et *de soin*. Je trouve qu'il y a quelque chose de profondément émouvant à voir ces corps rassemblés, portés par les mêmes combats.

Les larmes me montent parfois, non seulement face à la violence des situations, mais aussi devant la puissance de cette solidarité.

Le contexte politique et écologique est alarmant. Les dégâts déjà visibles s'entremêlent à ceux en cours et à venir. Une conscience aiguë de cette accumulation traverse nos vies.

Dans ce paysage, espérer ne peut pas être un geste abstrait. Cela passe d'abord par une forme de réparation, intime et collective.

Ma génération invente des pratiques de soin envers les autres autant qu'envers elle-même. Peut-être est-ce une manière de continuer malgré l'incertitude, de produire du sens à partir de ce qui reste disponible.

L'avenir demeure instable, difficile à projeter. Tout semble à reconstruire ou à réapprendre.

Alors les gestes simples prennent une importance particulière : être présent-e, écouter, se rendre disponible, entrer en relation, et prendre soin collectivement de ce-eux-elles qui nous entourent.



Le levain

Mon levain s'appelle Cristina, car c'est elle qui me l'a transmis. Depuis, je l'ai multiplié et partagé à mon tour avec des ami-e-s, qui m'envoient parfois des images de leurs pains. Il circule, continue de vivre ailleurs.

Le levain est un organisme de fermentation, vivant de bactéries et de levures. Il transforme la farine, rend le gluten plus assimilable, améliore la digestibilité et enrichit apportant des minéraux comme le fer, le zinc ou le magnésium. Il travaille lentement, à l'échelle du temps biologique plutôt qu'industriel.

Il demande une attention régulière. Chaque semaine, je le sors du frigo où il ralentit son activité, presque en sommeil. Je le réactive en le nourrissant avec de l'eau et un peu de miel. Après quelques heures, il recommence à respirer, à fermenter, à être prêt pour la pâte.

Il peut être utilisé sous différentes formes : *pain, pizza, focaccia*, avec environ 100g de levain, 500g de farine, de l'eau, du sel et de l'huile d'olive. Les *naans* mêlent levain, farine, lait, yaourt et huile. Les *pancakes*, eux, deviennent plus aériens avec du lait, des œufs, du sucre et de la farine.

Dans tous les cas, le principe reste le même : laisser le temps agir.

La fermentation suit son propre rythme. Une pâte repose généralement huit heures à température ambiante. Pour une maturation plus lente, il suffit de réduire la quantité de levain et de laisser fermenter plusieurs jours au froid.

A la maison, c'est surtout Martin, mon amoureux, qui le transforme car il adore le pain et encore plus celui fait de ses propres mains.

seue

de pht

pas besoin

de greffon n'est pas

l'absence de la membrane
va bien

et opérat

Le Rhin

Je discute avec Sam. Il me demande sur quoi porte mon travail. Je lui parle d'une pièce en verre, d'un organe, un rein, associé à des recherches sur le territoire.

Il répond presque spontanément :
« Tu travailles sur le Rhin, le fleuve ? »

Cette évidence me fait évidemment sourire.

Le Rhin est souvent décrit comme la colonne vertébrale de l'Europe. Il prend sa source en Suisse, traverse l'Allemagne, marque des frontières, puis s'élargit en arrivant aux Pays-Bas avant de se dissoudre dans la mer du Nord. Il alimente en eau potable plus de cinquante millions de personnes et structure des paysages, des villes, des économies entières.

Cette coïncidence de mots ouvre une direction. Elle me donne envie d'aller voir par moi-même son embouchure à Rotterdam, de suivre le fleuve depuis la ville et le port jusqu'à sa rencontre avec la mer.

Sam, lui, me parle de son chalet à Hérémenche. Il raconte avec simplicité le fait de se doucher à l'eau de source, chauffée par des panneaux solaires, une eau qui descend directement de la montagne, sans détours, portée par la pente.

Depuis son chalet, je vois le barrage de la Grande-Dixence.



Pierre Ollaire

Le canton du Valais produit chaque année plus de 10 milliards de kWh d'énergie hydroélectrique, soit plus de 28 % de la production suisse. Pourtant, cette abondance énergétique ne se traduit pas par une accessibilité évidente : l'énergie reste une ressource chère.

En Suisse, dans la maison où nous vivons en colocation, nous nous chauffons au bois. Chaque hiver, nous invitons quelques ami-es pour nous aider à empiler les six stères contre la maison puis nous partageons une raclette.

Notre chauffage central, c'est notre Pierre Ollaire. Ce poêle est plus vieux que la maison, on nous a dit qu'il venait d'une autre vallée, Évòlène. Nous l'appelons « la grand-mère ». Sur la pierre, des initiales sont gravées : *JJ <3 croix DT*, accompagnées d'une date, 1818.

C'est une roche tendre, sculptée par les glaciers qui garde la chaleur. En hiver, nous la chargeons tous les matins depuis la cuisine. Elle émet une chaleur incomparable à celle des radiateurs, bien plus chaleureuse.

Elle est un membre à part entière, une présence rassurante au milieu du salon face au tic tac de la pendule neuchâteloise héritée de ma grand-mère.

Depuis le canapé, mon regard se pose sur Crans-Montana et ses sommets enneigés. La neige y dessine des formes mouvantes, comme le corps partiellement immergé, un crocodile immobile dans le relief.

Les chocards prennent leur envol.



Carnaval Sauvage

Je me rends au carnaval sauvage, place du jeu de Balle dans les Marolles pour y célébrer la fin de l'hiver en chantant en chœur avec la foule : « SIAMO TUTTI ANTIFASCISTI ».

Je me suis construite un masque fait de brol : différents tissus et fils collés sur un morceau de cage à poule recouvrent mon visage et tombent jusque sur mon ventre.

Personne ne me reconnaît. Je me sens moins vulnérable dans la force de l'anonymat et du collectif.

Je dis à Eden que je veux aller faire la ronde près du feu. Elle me prend la main et je me retrouve à la chaleur du grand feu, au milieu de la place. Les gens sautent par-dessus. Je fais un tour puis, comme le veut la tradition, je donne mon masque au feu.

Je ne suis plus anonyme.

Un peu plus loin, je commence une conversation avec un homme de mon âge sorti d'une école d'art en Belgique. Il me dit qu'il travaille sur l'extraction. Je lui demande s'il a visité la carrière du Hainaut à Soignies. Il me répond : « Non, mais tout le monde travaille sur cette carrière, la preuve, tu y es allée. Et les pavés des bobos du parvis de Saint-Gilles, ça ne m'intéresse pas. »

Sa réponse me déstabilise car je pense qu'il faut d'abord regarder ce qui est là, sous nos pieds, avant de déplacer notre regard.

Les pavés du parvis de Saint-Gilles, justement. Ils ont été refaits récemment, et les pierres bleues ne viennent pas toutes de Belgique mais aussi de Chine. Moins chère. Plus fragile.

Je me demande pourquoi faire venir de la pierre de si loin, alors qu'elle existe ici, pendant qu'il me raconte être parti en Afrique du Sud pour ses recherches.

Ces incohérences me foudroient.

Pendant ce temps, au moins cinquante policiers arrivent sur la place, casqués, armés de boucliers, de bombes lacrymogènes et de matraques. Ils se tiennent en ligne sur un côté de la place, prêts à nous faire partir par la force.

Avec mes ami-es, nous courrons nous réfugier dans un bar, impuissant-es face à la scène qui se déroule sous nos yeux.



Baptêmes étudiants

Florian m'explique qu'en Belgique, il existe une forte culture des baptêmes étudiants lors de l'entrée à l'université. Il a étudié l'architecture à Bruxelles et a lui-même participé à ce qu'il décrit comme un rituel.

Il raconte une scène qui m'est restée en mémoire : il s'est baigné dans une baignoire remplie d'organes et de sang. Il a du boire un verre de ce même sang. Il insiste sur le caractère banal de ce qu'il a vécu, comme si cette mise à l'épreuve du corps faisait partie intégrante de l'intégration sociale. Quand je lui demande d'où vient ce sang, il me répond que c'est du sang de porcs qu'il est allé chercher aux abattoirs d'Anderlecht.

Un autre récit, celui de Robert qui me raconte qu'assis sur un banc dans le parc Josaphat, il a vu des étudiant-es en médecine se courir après en se jetant des organes dessus, dans une forme de jeu collectif violent, ritualisé, presque carnavalesque.

Peu à peu, je découvre que ces pratiques s'inscrivent dans des traditions étudiantes plus larges, très présentes en Belgique.

Ces rituels touchent à quelque chose de plus ancien : une zone ambiguë entre initiation et effacement de soi. Ils rejouent des scènes de transformation, où l'individu doit traverser une forme de décomposition symbolique pour être reconnu comme membre du collectif.

Il y a là une dimension de transgression contrôlée : une violence mise en scène, encadrée par le groupe, qui devient support d'appartenance.



Fait divers

Aujourd'hui, je suis tombée sur un article dans *Le Temps*, quotidien Suisse.

60% des jeunes de 15 à 24 ans déclarent se sentir dépassé-e-s par les événements et l'actualité.

Une étude menée par *l'UNICEF* en Suisse, au Mexique, en Afrique du Sud, au Japon, au Royaume-Uni, aux États-Unis et en Malaisie, publiée en novembre, met en lumière les craintes des jeunes face à différentes crises, qu'elles soient politiques ou écologiques, et leurs conséquences psychologiques.

Les jeunes pointent du doigt les médias et leur gouvernement. 45% d'entre eux craignent pour l'avenir de leur nation. Mais malgré cette anxiété généralisée, beaucoup souhaitent prendre leurs responsabilités et un tiers estime devoir jouer un rôle de premier plan pour améliorer l'avenir.

En Suisse, 52% des 398 jeunes ayant répondu au sondage déclarent ressentir un malaise profond face aux réalités qui les entourent, et 35% souffrent mentalement de l'accumulation des défis à venir, tels que le changement climatique, les conflits armés ou la précarité économique.

Le nombre de féminicides ne cesse d'augmenter et les images des guerres continuent de me hanter.

Conclusion

Dans ce voyage, je ne suis jamais seule. Des voix, des présences, des lectures traversent ce mémoire et orientent ma manière d'habiter le monde. Elles déplacent mon regard, décentrent ma position, ouvrent des passages là où il n'y avait que des certitudes. Lire, écouter, observer, discuter : autant de gestes qui deviennent des formes d'enquête, mais aussi des manières de faire relation.

Comme l'écrit *Roland Barthes* : *vivre, c'est chercher une forme de vie*. Cette recherche engage une vulnérabilité, une disponibilité, une manière de se laisser affecté, traversé et transformé par ce qui nous entoure. Elle demande aussi de renoncer à une position de maîtrise, pour habiter pleinement l'incertitude.

Mon ancrage est devenu une *pratique de l'amour*. Non pas un sentiment, mais une force relationnelle, située, qui s'éprouve dans les liens. Aimer, ici, engage et relie. C'est un geste politique, en ce qu'il s'oppose aux logiques de séparation, d'exploitation et d'effacement.

Les rivières suivies, de la Suisse à Bruxelles, dessinent des lignes de mémoire et de tension. Elles traversent des paysages transformés, contraints, parfois invisibilisés. Elles révèlent des territoires marqués par des conflits, des disparitions, mais aussi par des formes de résistance discrètes, diffuses et persistantes.

Au fil de ces dérives, une évidence s'impose : ces enjeux ne peuvent être pensés seuls. Ils appellent un collectif élargi, qui inclut humains et non-humains, et reconfigure nos manières de cohabiter. Penser avec plutôt que penser pour. Composer plutôt que maîtriser.

La dérive devient alors une méthode sensible pour ralentir, se rendre disponible et accueillir l'imprévisible. Elle permet de faire émerger d'autres récits, d'autres alliances, en dehors des cadres imposés. Elle ouvre un espace où l'attention peut se déplacer et se réinventer.

Face aux disparitions des oiseaux, des glaciers ou des rivières, mon écoute s'intensifie.

L'écoute, dans ce processus, a été déterminante. Elle m'a ouverte à une attention plus fine, plus poreuse. Elle me relie et me situe. Elle m'apaise autant qu'elle m'alerte. Elle engage le corps, le temps, la patience. Écouter, c'est déjà entrer en relation et reconnaître que quelque chose existe en dehors de soi et insiste de manière presque imperceptible.

Mon travail se construit par gestes fragmentés. Faire un geste, puis un autre. Les déplacer, les relier, accepter leurs écarts. Chaque fragment porte une autonomie, une intensité propre, mais leur mise en relation fait apparaître autre chose : une constellation.

Mes œuvres fonctionnent dans leur individualité, mais ensemble, elles composent l'état d'un écosystème. Chaque exposition devient alors une autre manière de raconter cette histoire, une configuration mouvante, située, toujours en transformation, qui dépend du contexte dans lequel elle s'inscrit.

Dans un monde saturé, l'attention devient fragile, disputée, fragmentée. Créer des expériences sensibles, c'est déjà ouvrir une brèche : une possibilité de ralentir, de percevoir autrement, de se relier, d'agir depuis un autre endroit.

La crise écologique n'est pas seulement une crise des ressources. Elle est une crise du lien, une crise du sensible, une crise de notre capacité à habiter le monde de manière relationnelle.

Mon travail s'inscrit dans cet espace : celui d'une attention à réactiver, de relations à retisser, de formes à inventer pour rester en contact avec ce qui nous entoure.

Ce mémoire n'est pas une fin. Il est un passage. Une mise en mouvement.

Le voyage continue, dans les marges, les seuils, les zones d'instabilité.

Là où quelque chose résiste encore.

Là où d'autres formes de vie et d'alliance peuvent émerger.

Là où la force se trouve dans ce qui se tisse ensemble.

Il ne s'agit plus de poser de simples pansements sur les blessures causées par l'humain à la Terre, mais d'accompagner collectivement les transformations déjà en cours. Dans ce mouvement, d'autres formes de vie, présentes et à venir, pourront réinventer leurs propres manières d'habiter le monde.

Les pensées qui ont accompagné ce mémoire circulent entre ces lignes. Elles ont nourri mes manières d'écouter les territoires que je traverse au quotidien.

Roland Barthes, Comment vivre ensemble, 2002, Seuil
Jane Bennett, Vibrant Matter, 2010, Duke University Press
Gilles Deleuze, Félix Guattari, Mille Plateaux, 1980, Minuit
Vinciane Despret, Habiter en oiseau, 2019, Actes Sud
Wendy Delorme, Le Parlement de l'eau, 2025, Cambourakis
Donna Haraway, Vivre avec le trouble, 2020, Dehors
Ursula K. Le Guin, The Carrier Bag Theory of Fiction, 1986, Ignota
Marielle Macé, Nos cabanes, 2019, Verdier, Respire, 2023, Verdier
Baptiste Morizot, Suzanne Husky, Rendre l'eau à la terre, 2024, Actes Sud
Nicolas Nova, Fragments d'une montagne, 2023, Premier Parallèle
Pauline Oliveros, Deep Listening, 2005, iUniverse
Val Plumwood, Feminism and the Mastery of Nature, 1993, Routledge
Élisée Reclus, Histoire d'un ruisseau, 1869, Hetzel
Charles Ferdinand Ramuz, Derborence, 1934, Grasset
R. Murray Schafer, Le Paysage sonore, 1977 (trad. fr. 2010), Wildproject
Anna Tsing, Le Champignon de la fin du monde, 2017, La Découverte
Olga Tokarczuk, Flights, 2007 (trad. angl. 2017), Fitzcarraldo Editions
Estelle Zhong Mengual, Apprendre à voir, 2021, Actes Sud

Remerciements charleureux à Cristina Braschi pour l'accompagnement, Loris Briguet pour le graphisme et Tanya Morier-Genoud pour les corrections

Crédits photos :

Manon Bonjour, Martin Guélat, Laura Morier-Genoud, Eric Philippoz

Mémoire de Master

ArBA-EsA, Art dans l'Espace Public, 2026

Promotrice : Cristina Braschi